

JAVIER CERCAS

Anatomie  
d'un instant

Traduit de l'espagnol  
par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujić

*ACTES SUD*

*à la mémoire de José Cercas*

*à Raül Cercas et Mercé Mas*

*Colui  
Che fece... il gran rifiuto.*

DANTE, *Inferno*, III, 60.

## Prologue

### ÉPILOGUE D'UN ROMAN

#### 1

J'ai lu mi-mars 2008 que, d'après une enquête<sup>1</sup> publiée au Royaume-Uni, un quart des Anglais pensaient que Winston Churchill était un personnage de fiction. A cette époque-là, je venais de terminer le brouillon d'un roman sur le coup d'Etat espagnol du 23 février 1981, j'étais rongé de doutes sur ce que j'avais écrit et je me souviens de m'être demandé combien d'Espagnols pouvaient penser qu'Adolfo Suárez était un personnage de fiction, que le général Gutiérrez Mellado était un personnage de fiction, que Santiago Carrillo ou le lieutenant-colonel Tejero étaient des personnages de fiction. La question me semble toujours pertinente. Certes, Winston Churchill est mort il y a plus de quarante ans, le général Gutiérrez Mellado, il y a moins de quinze ans, et au moment où j'écris ces lignes Adolfo Suárez, Santiago Carrillo et le lieutenant-colonel Tejero sont encore en vie. Pourtant, si Churchill est un personnage historique de premier ordre et si Suárez partage avec lui cette condition, du moins en Espagne, on peut se demander si c'est également le cas du général Gutiérrez Mellado et de Santiago Carrillo, pour ne pas parler du lieutenant-colonel Tejero. Qui plus est, à l'époque de Churchill, la télévision n'était pas encore le principal fabricant de réalité en même temps que le principal fabricant d'irréalité de la planète, alors que l'une des caractéristiques du coup d'Etat du 23 février est justement d'avoir été enregistré par la télévision et retransmis dans le monde entier. De fait, on peut se demander si à l'heure actuelle le lieutenant-colonel Tejero ne serait pas pour beaucoup un

personnage de télévision ; dans une certaine mesure, Adolfo Suárez, le général Gutiérrez Mellado et Santiago Carrillo le sont peut-être eux aussi, mais certainement à un degré moindre : outre les annonces publicitaires de grandes marques d'électroménager et les plateaux d'émissions people sur lesquels on diffuse son image, la vie publique du lieutenant-colonel putschiste se résume aux quelques secondes retransmises tous les ans à la télévision lors desquelles, coiffé de son tricorne et brandissant son pistolet réglementaire 9 millimètres court, il fait irruption dans l'hémicycle du Congrès et humilie à coups de feu les députés présents. Nous savons certes qu'il s'agit d'un personnage réel, mais en fait il est irréel ; nous savons certes qu'il s'agit d'une image réelle, mais en fait elle est irréaliste : il est question là d'une scène typiquement espagnole, qui semble tout droit sortie du cerveau infesté de clichés d'un médiocre imitateur de Luis García Berlanga. Aucun personnage réel ne devient fiction parce qu'il est apparu à la télévision, mais il est fort probable que la télévision contamine d'irréalité tout ce qu'elle touche, et qu'un événement historique change d'une certaine façon de nature s'il est retransmis par la télévision, parce qu'elle dénature la manière dont nous le percevons (pour ne pas dire qu'elle le trivialisait ou le corrompt). Le coup d'Etat du 23 février présente cette anomalie : à ma connaissance, c'est le seul coup d'Etat de l'Histoire enregistré par la télévision, et le fait qu'il a été filmé constitue sa garantie à la fois de réalité et d'irréalité. Cette circonstance, à laquelle s'ajoutent la stupéfaction réitérée que produisent ces images, l'importance historique de l'événement et les zones d'ombre réelles ou supposées qui le brouillent encore, explique peut-être le ramassis inouï de fictions qui l'entoure, sous forme de théories sans fondement, d'idées fantaisistes, de spéculations romanesques et de souvenirs inventés.

Je n'en donne ici qu'un exemple infime ; infime, mais non banal, parce qu'il a précisément trait à l'existence télévisée du coup d'Etat. Aucun Espagnol à l'âge de raison au jour du 23 février 1981 n'a oublié ce qu'il a fait ce soir-là, et nombreux sont ceux qui, dotés d'une bonne mémoire, se rappellent avec force détails – l'heure, le lieu, les gens qui les entouraient à ce moment-là – avoir vu en direct et à la télévision le lieutenant-colonel Tejero et ses gardes civils entrer dans le Congrès, et ils seraient prêts à en mettre leur main à couper. Il n'en est

rien : bien que la radio ait retransmis en direct le coup d'Etat, les images télévisées ne furent diffusées qu'après la libération du Congrès, c'est-à-dire le lendemain à midi et demi. Elles n'avaient été vues en direct que par une poignée de journalistes et de techniciens de la Télévision espagnole dont les caméras filmaient la séance parlementaire interrompue ; ces derniers faisaient circuler ces images en interne dans l'attente de les éditer et de les diffuser dans les journaux télévisés du soir et de la nuit. C'est ainsi que cela s'est déroulé, mais nous refusons tous de renoncer à nos souvenirs qui sont la base de notre identité, et d'aucuns préfèrent ce dont ils se souviennent à ce qui s'est réellement passé, c'est pourquoi ils persistent dans l'idée d'avoir vu le coup d'Etat en direct. Voilà, je suppose, une réaction névrotique, mais non pour autant illogique, *a fortiori* s'agissant du coup d'Etat du 23 février, où il paraît souvent difficile de distinguer le réel du fictif. En fin de compte, il y a de bonnes raisons pour concevoir le coup d'Etat du 23 février comme le produit d'une névrose collective. Ou d'une paranoïa collective. Ou, plus précisément, d'un roman collectif. Dans la société du spectacle en tout cas, ce fut un spectacle de plus. Cela ne veut pas dire pour autant que ç'ait été une fiction : le coup d'Etat du 23 février 1981 a bel et bien eu lieu, et vingt-six ans après, alors que ses protagonistes ont déjà commencé pour beaucoup à perdre leur statut de personnages historiques et à faire partie du champ de la fiction, je venais de terminer le brouillon d'un roman dans lequel j'essayais de transformer le 23 février en fiction. Et j'étais rongé de doutes.

## 2

Comment ai-je eu l'idée d'écrire une fiction sur le 23 février ?  
Comment ai-je eu l'idée d'écrire un roman sur une névrose, une paranoïa, un roman collectif ?

Il n'est point de romancier qui n'ait parfois eu l'impression présomptueuse que la réalité lui réclamait un roman, que ce n'était pas lui qui cherchait un roman, mais un roman qui le cherchait. J'ai eu cette impression le 23 février 2006. Peu avant